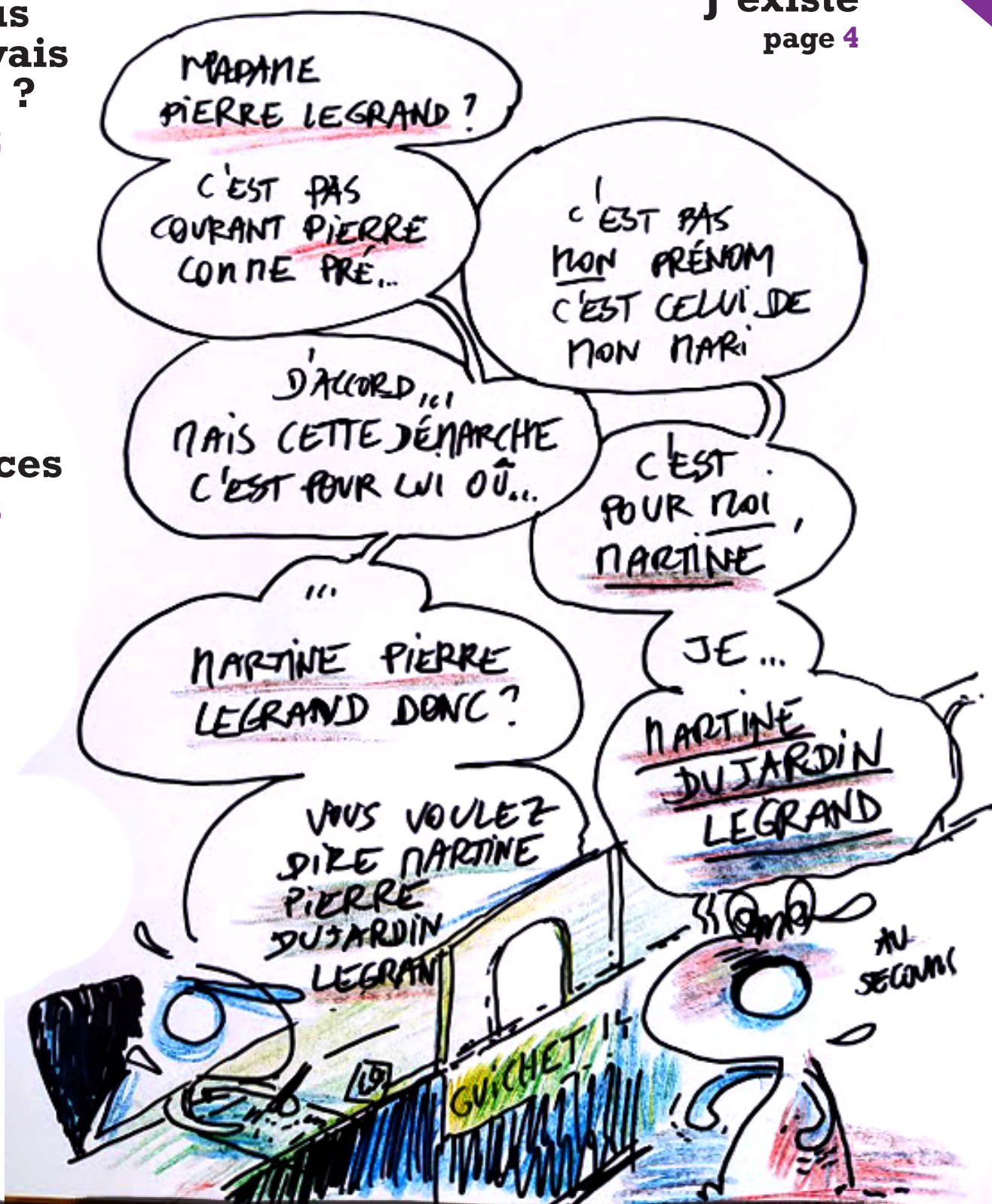


**Qui est
le plus
mauvais
élève ?**
page 2

J'existe
page 4

**De si
sales
silences**
page 3





L'égalité femmes / hommes à la MEL est-elle une réalité en 2022 ?

J'entends souvent certains de mes collègues masculins me dire que les inégalités professionnelles entre hommes et femmes n'existent plus dans la Fonction Publique. Quel intérêt y aurait-il à militer pour l'égalité quand les grilles des différentes filières sont aujourd'hui harmonisées ? Certes, le régime indemnitaire a été revu et a permis de rééquilibrer le traitement des personnels administratifs sur celui des techniques mais cela signifie-t-il pour autant que nous soyons parvenus au parfait équilibre ? Est-ce à dire qu'il n'y a plus de combat à mener ?

En effectuant de simples recherches, j'ai pu consulter les différents rapports ministériels sur l'égalité professionnelle dans la Fonction Publique et les derniers chiffres publiés restent parlants :

> L'écart de salaire dans la fonction publique territoriale entre un homme et une femme est de 12,4%¹.

> Exprimé en euro, le salaire médian dans la FPT est de 1867 € pour une femme contre 2053 € pour un homme, soit un écart de 186 € chaque mois².

Alors vous me direz que cela dépend du niveau de responsabilités, des métiers, de l'expertise, certes, mais cela indique surtout que ces fonctions et missions bien rémunérées sont assurées par davantage d'hommes que de femmes.

Et à la MEL ?

Si on s'en tient aux salaires médians, la MEL fait figure de bon élève. L'écart de salaire se réduit à 20 €³.

Excellente nouvelle, mais si on y regarde de plus près on constate que la part des femmes aux fonctions d'encadrement, des fonctions DG aux fonctions chefs d'équipes, n'est que de 33 % (161 agentes contre 320 agents). L'écart est d'autant plus significatif sur la fonction chef d'équipe, 19 % de femmes contre 81 % d'hommes !

Dans la même lignée, seules 20 femmes de la MEL assurent des astreintes contre 282 hommes. Et cela se retrouve par extension dans les heures supplémentaires. Le volume d'heures supplémentaires a bénéficié davantage aux hommes (68 %) qu'aux femmes (32 %).

Cela interroge. Les conditions sont-elles parfaitement réunies pour que nous puissions prétendre à ces astreintes ? Les locaux sont-ils adaptés pour accueillir des vestiaires et des dortoirs pour femmes ? Nos supérieurs hiérarchiques ont-ils tendance à la « censure » de genre par facilité ? Est-ce par paternalisme ou par sexisme ?

Et nous ? Nous brimons-nous avant même qu'on nous le propose ? Nous laisse-t-on vraiment le choix ?

La conciliation vie privé – vie professionnelle ne semble pas si simple. Sur les 300 agents concernés par du temps partiel, 92 % sont des femmes. Ne faut-il pas y voir ici un vrai problème ? S'occuper des enfants serait encore et toujours une histoire de femmes. Une fatalité ? Messieurs, il ne tient qu'à vous d'y remédier. L'égalité professionnelle passe aussi par l'égalité dans la sphère privée. Prenez votre part, prenez du temps pour vous, pour vos enfants, vivez pleinement votre paternité. Alors oui il reste des combats à mener pour plus d'égalité mais le champ de bataille n'est peut-être pas là où on l'imagine.



Collectif
femmes

l'agenda

> 8 mars de 12h30 à 13h30, Biotope salon des réceptions

Le collectif Femmes – égalités de la CGT MEL vous invite à participer à un temps d'échange avec des élues du territoire métropolitain. En cette année de campagne présidentielle, venez débattre avec des élues sur la place des femmes en politique et le sujet égalité femmes – hommes.



1- Rapport annuel sur l'égalité professionnelle entre les femmes et les hommes dans la fonction publique, édition 2021.

2- Direction Générale de l'Administration de la Fonction Publique x Datagora 2019, sur les données de 2017.

3- Chiffres tirés du Rapport 2020-2021 sur la situation en matière d'égalité hommes-femmes à la MEL édité en novembre dernier.

De si sales silences

Son œil coule jaune violet. Il s'étend, se répand bien au-delà de l'emplacement normal d'un œil. Il pend sur la joue. Au-dessus, la paupière gonflée.

J'ai 8 ans. Je trouve ça laid. Je demande à maman : Il a quoi l'œil de madame Rose ? On devrait plutôt l'appeler madame Violette vu la couleur de son visage. C'est une pensée un peu bizarre et je la garde pour moi.

Mme Rose c'est notre voisine. On habite sur le même palier. Ma mère ne la fréquente pas beaucoup. Moi je la trouve plutôt gentille quand elle a ses deux yeux normaux. Tout de suite, elle me fait peur. Ce matin-là, on la croise à la boulangerie où maman m'achète un goûter pour l'école. Mais il est tellement dégoulinant, l'œil de madame Rose, que ça me coupe l'appétit. On dirait un baba au rhum avachi.

Je me souviens.

C'est Madame Rose qui répond à ma question, avec empressement, d'une voix qui chevrote et gargouille les mots. Je n'avais pas remarqué ses lèvres très grosses. Boursoufflées. Celle du haut surtout. Ça chuinte et crachote un peu.

- Je me suis butée contre la porte du placard en allant uriner cette nuit. J'avais pris un somnifère. De vraies cochonneries ces trucs-là !

Ma mère, sentencieuse, méprisante aussi, je crois : Vous vous la prenez sous la porte de placard et même que ça fait du bruit !

C'est vrai que madame Rose est maladroite ! Une fois, l'armoire, une fois l'escalier, une fois la rambarde du balcon. Elle raconte ça, au matin, avec sa gueule toute de travers. Elle explique ses chutes d'une petite voix qui semble prête à disparaître ; comme elle.

Du coup, elle est rarement belle à voir. Amochée du bras, du visage. Une fois même elle s'est brulée avec sa cigarette ; ça faut le faire !

Je me souviens.

Les femmes parlent derrière son dos. Ma mère serre la mine pour soupiner avec ses copines. Parfois je saisis au vol leurs mots d'adultes. C'est à croire... cherche. Y en a ... aime. Quand même, y'a pas de fumée... Les mots d'adultes sont toujours prononcés à voix basse mais quelques-uns s'échappent, histoire que les enfants en profitent un peu, j'ai remarqué.

Je me souviens

Je me suis fait mal au genou. Maman me passe du rouge. Une caresse sur mes blessures, un bisou et c'est fini. Maman est très à cheval là-dessus : bien soigner mais en douceur. Alors, avec mon genou écorché, je me demande pourquoi ma mère et les autres femmes détournent la tête quand madame Rose descend l'escalier

dans son corps tout abimé. C'est sûr, elle n'est pas à son avantage. Ses yeux, surtout. Parfois le droit, parfois le gauche, pochés. Ça met mal à l'aise. Mais si quelqu'un réparerait son œil, peut-être y verrait-elle plus clair la nuit ce qui lui éviterait de se cogner. C'est ce que je me dis tandis que les voisines et ma mère ferment les yeux qu'elles n'ont pourtant pas gonflés, elles !

J'ai 8 ans et je suis troublée à cause de la cloison dans ma chambre qui dit tout ou presque de la vie d'à côté.

On dirait que les meubles, ceux qui font mal à madame Rose, parlent et même hurlent.

C'est bizarre, vraiment. J'imagine qu'ils doivent être vivants parce qu'ils la poursuivent. Elle se débat. J'entends son souffle, non pas son souffle, j'exagère, j'entends des bruits qui nourrissent mon imagination de frissons désagréables. Dans mon lit de petite fille, j'ai peur, même si les meubles chez moi ont l'air plutôt tranquille.

Quand ça dure trop, ma mère cogne sur les murs : C'est pas un peu fini, ce bordel ! La nuit, ma mère s'énerve facilement. Le vacarme s'arrête, un peu. Pas complètement. Je dirais qu'il s'assourdit.

Mais aux matins de ces nuits là quand madame Rose sort pour aller faire ses courses, elle n'a pas l'air en forme.

Je me souviens.

Le mari de madame Rose travaille à l'hôpital, à ce qu'il paraît. On le voit peu dans le quartier. Il part tôt et rentre tard. En général, je suis déjà au lit. C'est un monsieur qu'on remarque à peine. Pas comme madame Rose à qui on ne donne plus d'âge avec ses bleus et ses jaunes qui lui mangent le visage. Je me demande pourquoi son mari ne la soigne pas, vu son métier.

Ma mère, à propos de monsieur Rose, soupire : faudrait pas boire.

Ce qui est sûr, c'est que les semaines où monsieur Rose fait les nuits à l'hôpital, madame Rose paraît plus reposée. Parfois, elle sourit. Un tout petit sourire, qui s'excuse du dérangement. J'explique ma théorie à maman. Elle me trouve très observatrice mais m'interdit de me mêler des affaires des adultes. Mais j'y peux rien. La cloison est si fine et madame Rose si bleue, dans l'escalier.

Je me souviens.

Une nuit où monsieur Rose ne travaille pas, les meubles s'en sont pris à Madame Rose, comme d'habitude mais en pire. Vraiment ils y allaient fort. Elle nous racontera demain, j'ai pensé, vu que madame Rose explique toujours son pourquoi du comment.

Ma mère a hurlé : Ça suffit maintenant ou j'appelle la police.

Je ne savais pas que la police pouvait intervenir sur un cas comme celui-ci mais ce n'est pas bête de faire quelque chose pour madame Rose. Je m'endors rassurée avec les bruits plus sourds, derrière mon oreiller.

Pour de vrai, alors que les nuits de fracas se répètent, la police, je ne l'ai jamais vu arriver avec son beau gyrophare. Ça se remarquerait quand même, dans un quartier comme le nôtre. Ma mère aime bien dire qu'on vit dans un quartier paisible. Et d'ajouter : dommage que les Rose gâchent tout !

Je me souviens.

Madame Rose, au fil du temps passant, plus grise, plus maigre, plus penchée.

Puis, cette nuit-là. Bruyante, cacophonique. Toute en tumulte derrière la cloison avec tout à coup, un silence détonnant. Ensuite les pompiers, à l'aube d'un dimanche d'été qui sent les vacances.

- Oh mon dieu, mon dieu, ça devait arriver, se lamente ma mère.

Comme elle est occupée à commenter l'évènement avec les voisines, je me glisse sur le pas de la porte. Madame Rose sur une civière. Son visage... Je l'avais déjà vu amoché mais là... On dirait de la viande hachée et jamais plus je n'en mangerai.

La police est arrivée cette fois-là. Elle embarque monsieur Rose. Il aurait mieux fait de travailler cette nuit, ça aurait évité tous ces ennuis, j'me dis. Parfois quand on est petite, on pense bizarre.

Monsieur et madame Rose ne sont jamais revenus dans l'appartement. Bon débarras a déclaré ma mère.

J'ai 18 ans maintenant. Ou bien 30 ou bien plus. Contrairement à ma mère, je ne me suis jamais débarrassée de madame Rose. Je ne peux pas regarder un œil jaune, un œil qui dégouline sur le visage d'une femme, un œil avec des lunettes de soleil d'où s'échappent des bleus sans penser à elle. Et des visages comme ça, quand on est attentif, et bien, on en croise trop souvent.

Je ne peux pas entendre aux informations qu'on a battu une femme sans penser aux voisines qui savaient et se sont tues. A ma mère qui s'est tue.

A madame Rose qui s'est tue aussi.

Cette sale époque avec ses sales silences. J'ai la rage !

Et j'ai envie qu'on entende mes cris. Pas des cris tête baissée et yeux pochés, non ! Des cris fiers, des cris qui brisent les murs, morcellent les petites lâchetés. Des cris qui portent haut et fort ces deux mots : Ça suffit !

Marie Clotilde Bastide



Les Marseilènes

Les revendications de la CGT

La crise inédite que nous traversons a un impact direct sur les femmes. En France, l'augmentation de la précarité et de la pauvreté pénalise d'abord les femmes, qui représentent 80 % salariées à temps partiels, 60 % des salariées en CDD et 80 % des familles monoparentales. La fragilisation du fonctionnement



des écoles et des crèches pénalise d'autant plus les femmes, nombreuses à télétravailler tout en gardant leurs enfants, avec des conséquences négatives sur leur carrière et leur santé. Le confinement s'est aussi traduit par une augmentation des violences intrafamiliales et par une fragilisation de l'accès aux soins. Nous nous félicitons de l'allongement récent du congé paternité qui fait écho à une proposition que nous portons ensemble depuis de longues années. Cependant, nous regrettons que la plupart des négociations et des plans d'actions visant à l'amélioration de la situation des femmes (suppression des écarts de salaire, droits liés à la parentalité, temps partiels, lutte contre

les violences...) avec les pouvoirs publics comme avec le patronat soient, au motif de la crise, ajournés ou enterrés.
> la ratification de la convention 190 et de la recommandation 206 de l'Organisation internationale du travail contre la violence et le harcèlement dans le monde du travail doit être l'occasion d'aller plus loin que le cadre législatif actuel.
> les salaires des métiers à prédominance féminine doivent être revalorisés et la loi qui garantit un salaire égal pour un travail de valeur égale doit être appliquée.
> les aides aux entreprises doivent être conditionnées et le plan de relance doit permettre de lutter

contre la pauvreté, les contrats précaires et à temps partiels et les licenciements, qui frappent de nombreuses femmes.
> l'index égalité salariale doit être corrigé pour permettre de supprimer effectivement les écarts de rémunération. Le « seuil de pertinence », le barème et la pondération masquent une partie des écarts.
> les services publics doivent être renforcés, notamment en ce qui concerne la prise en charge des enfants et de la perte d'autonomie, majoritairement assumées par des femmes, afin de faire reculer les inégalités et de mieux affronter les crises.

Lauréate de la brève

J'existe !

Je n'en crois pas mes yeux. Pourtant la lettre m'est adressée. Madame Pierre Legrand. Je ne m'appelle ni Pierre, ni Legrand mais Martine Dujardin. Depuis que j'ai convolé en justes noces, je n'existe plus. Même la Sécurité sociale s'y est mise, m'envoyant une nouvelle carte vitale. Après quinze coups de fil et trois lettres recommandées, j'ai enfin obtenu la possibilité de faire figurer sur MA carte, Martine Dujardin-Legrand. Certaines administrations m'expliquent qu'avec les deux noms, je pourrais plus facilement justifier de mon domicile, puisque tout : EDF, téléphone et autres contrats sont au nom de Legrand. Je n'aurai pas de soucis pour inscrire mes futurs enfants à l'école. C'est tellement pratique quand les parents portent le même nom. Il faudra simplement que je veille à m'assurer que mes diplômes ou mon permis de conduire seront toujours reconnus avec mon patronyme. Nous sommes en France, en 2021, pays des droits de l'homme, mais pas encore des femmes.

Isabelle Giraudot

